EXTRAIT DE LECTURE POUR LA PRESSE

La Porte close

La crise du logement en Europe et le nouvel exode

JAIME LUQUE

EXTRAIT DU CHAPITRE 1

La porte qui ne s'ouvrait pas

Matteo a vingt-huit ans et un master en design graphique obtenu dans une prestigieuse université du nord de l'Italie, et chaque matin il se réveille dans le lit de 90 x 190 cm où il dort depuis l'âge de sept ans.

La chambre a à peine changé en deux décennies. Les posters de l'AC Milan des années 2000 ont disparu depuis longtemps, remplacés par des planches d'architecture encadrées, un bureau scandinave calé dans un coin, une lampe de lecture en acier brossé. Pendant ses études, Matteo a peint les murs d'un gris éteint, professionnel, pour tenter de signifier une transition que l'architecture de la maison refusait de reconnaître. Les murs n'ont pas bougé. La lame de parquet près de la porte grince toujours comme à l'époque où il rentrait en douce des fêtes du lycée. De l'autre côté de la fenêtre – une rue bordée d'arbres, à la sortie d'une petite ville située à quarante-cinq minutes de Milan –, rien n'a changé depuis son enfance. Le même voisin promène son chien à la même heure. Les mêmes cloches de l'église sonnent les quarts d'heure avec une précision suisse.

Au bout du couloir, un peu avant sept heures, sa mère s'affaire dans la cuisine. Matteo entend le moulin à café, le déclic de la cafetière et la radio qui s'allume sur les informations du matin. Cette suite de sons l'accompagne depuis sa naissance. Il fut un temps, pendant les années tumultueuses de l'adolescence, où elle le réconfortait. Une garantie de stabilité. Aujourd'hui, allongé sur le dos, les yeux fixés sur le plâtre du plafond, il la ressent comme une entrave.

Il regarde son téléphone. Il est 6 h 55. Dans quarante minutes, il doit être dans le train régional pour Milano Centrale.

Il s'habille sans bruit et enfile l'uniforme de la classe créative européenne : un jean brut à lisière, une surchemise de couleur neutre, des baskets blanches impeccables. Il longe le couloir jusqu'à la salle de bains avec la discrétion d'un cambrioleur aguerri, pour ne pas réveiller son père. Dans la cuisine, sa mère passe déjà un chiffon sur le plan de travail. Elle sourit, lui sert un petit expresso et lui demande s'il dînera à la maison.

— Je crois, oui, dit Matteo, adossé au plan de travail. Je devrai peut-être rester tard pour la présentation, mais je t'enverrai un message.

— Ton père a acheté le veau que tu aimes.

— D'accord. Merci.

Il n'y a aucune malveillance dans tout cela. Ses parents sont protecteurs et généreux ; ils savent que le marché est cruel et jamais ils ne lui demanderaient de partir. Ils sont fiers de son diplôme, fiers de son emploi dans une agence numérique de taille moyenne, en ville. Mais le besoin de prendre son indépendance – cet instinct primaire d'avoir un lieu à soi – se heurte sans cesse à la réalité économique de la rue. La cuisine n'est pas la sienne. La cafetière n'est pas la sienne. Les habitudes de la maison ne sont pas les siennes.

Trois jours par semaine, Matteo doit se rendre au bureau. Le train régional se remplit vite. Il voyage debout près des portes, entouré de gens qui lui ressemblent : de jeunes cadres en

manteau soigné, téléphone à la main, serrés épaule contre épaule. Tandis que le train avance en cahotant vers la ville, ils voient défiler derrière les vitres rayées les zones industrielles, les plateformes logistiques et le béton gris de la couronne périurbaine de la Lombardie.

Selon les indicateurs officiels du gouvernement italien, Matteo appartient à la classe moyenne. Il a un contrat à durée indéterminée, une rareté que ses parents ont fêtée en l'emmenant dîner au restaurant. Il est diplômé. Il n'a pas de dettes, car les frais d'inscription à l'université sont subventionnés en Italie. Il n'a jamais eu le moindre incident de paiement.

Et pourtant, quand il ouvre son ordinateur portable dans le train, le cale sur son avant-bras et fait défiler les annonces de location sur Immobiliare.it, le compte n'y est pas.

Un deux-pièces – pas près du Duomo, pas à Brera, mais près du terminus d'une ligne de métro, dans la périphérie industrielle, là où les trottoirs se fissurent et où les supermarchés sont de grandes boîtes sans fenêtres – coûte entre mille cent et mille trois cents euros par mois.

Le salaire mensuel net de Matteo, après impôts, s'élève à mille six cent cinquante euros.

S'il signait un bail, le loyer à lui seul engloutirait près de quatre-vingts pour cent de ses revenus. Si l'on ajoute les charges de copropriété, le gaz, l'électricité, Internet et les courses, le mois est dans le rouge avant même d'avoir commencé. Il ne reste rien pour la salle de sport, ni pour aller voir des amis en train, ni pour soigner une dent cassée ou remplacer un ordinateur volé.

Le mois dernier, il est allé visiter un appartement. À Lambrate, un ancien quartier industriel que les agents immobiliers présentaient comme « en plein essor ». Quarante mètres carrés. La cuisine se résumait à une plaque électrique et à un évier miniature encastrés dans un couloir. La chambre donnait sur une voie de tramway.

Une vingtaine d'autres candidats étaient venus le visiter. Ils défilaient en silence dans les petites pièces en s'observant du coin de l'œil : une compétition muette entre pauvres diplômés.

L'agent, un homme en costume bleu impeccable qui paraissait plus jeune que Matteo, a distribué les dossiers de candidature. « Le propriétaire exige un CDI, trois mois de dépôt de garantie et un garant, a-t-il lancé pour couvrir le bruit du tramway. De préférence un parent propriétaire de son logement. »

Matteo est resté debout dans l'étroit couloir à faire ses calculs. Pour s'installer dans cette boîte de quarante mètres carrés, il lui faudrait verser trois mille six cents euros en liquide, sur-le-champ. Et, même ainsi, il devrait rentrer chez lui et demander à son père, un fonctionnaire à la retraite, de signer un acte par lequel il se porterait garant du loyer. Il a froissé le formulaire et l'a jeté dans une poubelle municipale en retournant au métro.

« Je ne cherche ni un penthouse ni une terrasse avec vue, a écrit Matteo dans sa réponse à la consultation publique de la Commission européenne, en 2025, en tapant au milieu de la nuit sur le bureau que ses parents lui avaient acheté quand il était au collège. Je cherche la dignité élémentaire de la vie d'adulte. En ce moment, il me faudrait une compagne rien que pour partager le loyer. Je n'ai littéralement pas les moyens d'être célibataire, et je n'ai pas les moyens de faire la moindre erreur financière. Si je pars de chez mes parents, une facture de dentiste imprévue suffirait à me mettre au bord de l'expulsion. Alors je reste à la maison. Je suis un enfant avec une fiche de paie. »

Voilà l'arithmétique de la crise du logement en Europe. Elle place Matteo devant des décisions qu'aucune génération avant la sienne n'a eu à prendre ou, tout simplement, l'oblige à accepter qu'il n'a pas le choix.

Les démographes, les économistes et les décideurs publics de Bruxelles parlent de la génération de l'« émancipation tardive ». C'est un terme aseptisé pour désigner la perte de quelque chose qui, autrefois, allait de soi. Dans le sud et l'est de l'Europe, et désormais aussi dans des pays du nord comme l'Allemagne ou les Pays-Bas, qui se flattaient naguère de

l'indépendance précoce de leur jeunesse, l'âge moyen de départ du foyer parental approche les trente ans. En Italie, en Espagne et en Grèce, il dépasse les trente-deux ans.

C'est une crise silencieuse. Pas de barricades en flammes, pas de forces antiémeutes, pas de campements de fortune sur les places. Elle ne ressemble pas aux crises du logement du passé, marquées par une misère visible ou des expulsions violentes. Aucune de ces scènes n'attire les caméras de télévision.

Elle se déroule à huis clos. Elle prend la forme de millions de chambres d'enfant, disséminées à travers le continent et occupées par des adultes accomplis dont la vie a été mise entre parenthèses pour une durée indéterminée.

Pour Matteo, comme pour des millions d'autres, la ville européenne moderne est devenue une forteresse aux portes closes. C'est la version silencieuse et bureaucratique d'une histoire bien plus ancienne : celle d'une famille qui arrive dans une ville prospère, découvre que toutes les chambres sont prises, toutes les portes fermées, et se retrouve repoussée aux marges de la précarité parce qu'il n'y a plus de place pour elle.

Les gros titres se concentrent, à juste titre, sur la souffrance visible : les personnes sans abri, la flambée des prix à l'achat, les familles jetées à la rue par les fonds vautours. Mais il existe un groupe bien plus important, qui reste dans l'ombre parce qu'il ne lui est rien arrivé. Ces gens n'ont pas été expulsés. On les a empêchés d'avoir le foyer dont ils pourraient un jour être chassés. Ils sont enfermés dehors, devant une porte qu'ils n'ont jamais pu ouvrir.

Le poids émotionnel de cette vie en suspens peut difficilement se traduire dans un article d'économie ou dans un rapport de politique publique, et pourtant il façonne le quotidien de millions de personnes. Quitter la maison familiale a toujours été la première étape de la vie adulte : le moment où l'on devient souverain de son propre espace, de son propre emploi du temps, de sa propre porte. Quand les chiffres empêchent de franchir ce pas, il ne reste que la tension.

Pour Matteo, cette friction est constante, sourde. L'hésitation avant d'inviter chez lui une fille qui lui plaît, puisqu'il faudra passer avec elle devant la chambre de ses parents en chuchotant pour ne pas les réveiller. L'attente avant de pouvoir cuisiner, le temps que sa mère ait fini, dans une cuisine où chaque tiroir et chaque étagère appartiennent à quelqu'un d'autre. Le moment où son père lui demande à quelle heure il compte rentrer dîner.

Dans un message envoyé après sa réponse à la consultation, Matteo a décrit plus en détail cette usure psychologique. « J'ai parfois l'impression de jouer à un jeu vidéo dont le niveau suivant refuse tout simplement de se charger, a-t-il écrit. J'ai accumulé les points nécessaires. J'ai fait les études qu'il fallait faire, j'ai décroché le travail qu'il fallait décrocher, j'ai mis de l'argent de côté. J'ai fait tout ce que la génération précédente m'a dit de faire pour m'en sortir. Mais les règles du jeu ont complètement changé pendant que je passais l'examen. Le prix final – un endroit simple et tranquille que je pourrais appeler mon chez-moi – a disparu de l'échiquier. »

À l'agence, Matteo côtoie des collègues prisonniers de variantes du même casse-tête.

Il y a Clara, qui fait deux heures de trajet dans chaque sens depuis un village proche de Bergame, parce qu'elle refuse de payer les loyers milanais. Elle boit quatre cafés avant le déjeuner, et les transports lui dévorent la vie.

Il y a Lorenzo, qui loue une chambre dans une colocation avec trois étudiants, alors qu'il a trente et un ans et qu'il est développeur senior. Il range sa nourriture sur l'une des étagères du réfrigérateur et fait la queue chaque matin pour accéder à la salle de bains. Dix ans après son diplôme, il mène la vie d'un étudiant de deuxième année.

Et il y a Giulia, qui s'est installée avec un petit ami au bout de six mois de relation parce que tous deux avaient besoin de fuir la maison de leurs parents. Ils se disputent sans arrêt ; leur couple

souffre de cette cohabitation forcée, mais ils ne peuvent pas se séparer, car aucun des deux n'a les moyens de verser le dépôt de garantie d'un nouvel appartement. Ils sont prisonniers de leur logement.

À la pause déjeuner, un sentiment domine : le pacte entre les générations a été rompu. Assis dans la cuisine minimaliste de l'agence, ils mangent dans des boîtes en plastique des plats préparés dans la maison de leur enfance et considèrent, avec une sorte de vertige, le parcours résidentiel de leurs parents.

Beaucoup de ces parents ont acheté la maison familiale avec un seul salaire d'ouvrier ou d'employé, avant trente ans. Les jeunes générations, celles que l'on appelle couramment les milléniaux et la génération Z, consacrent au loyer une part de leurs revenus nettement plus élevée que celle qu'y consacraient au même âge la génération silencieuse ou les baby-boomers. Les salaires se sont détachés des prix de l'immobilier à une telle vitesse que la génération précédente a à peine eu le temps de s'en apercevoir.

Quand le père de Matteo lui suggère de chercher un peu plus loin, dans les banlieues moins chères, il pense à une carte de Milan qui ne correspond plus à la réalité depuis la fin des années 1990. Les banlieues ne sont plus bon marché. Elles ont été absorbées par la couronne périurbaine, désormais soumise à la logique financière. Pour trouver un loyer abordable qui respecte la règle des trente pour cent, Matteo devrait vivre à trois heures du centre de gravité de sa propre vie : s'exiler loin de son secteur, de ses amis, de son avenir.

La porte d'une vie indépendante est fermée à clé. Pour Matteo, Clara et Lorenzo, et pour les millions de personnes qui se réveillent chaque matin dans leur lit d'enfant, la clé a un prix qu'ils ne peuvent pas payer. La question n'est plus de savoir où ils trouveront l'argent pour partir. La question est de savoir ce qu'il advient d'une société lorsqu'on empêche toute une génération de commencer sa vie.

Fin de l'extrait. Le chapitre se poursuit dans le livre.

Note aux rédactions. Les personnages sont des compositions narratives fondées sur des tendances relevées dans les contributions à une consultation publique ; il ne s'agit ni de témoins identifiés ni de citations littérales.

Contact presse : info@jaimeluque.com · https://jaimeluque.com/la-porte-close/